

Le Corps et le Sang d'Eymerich

Valerio Evangelisti

Roman traduit de l'italien par Serge Quadrupani

LA VOLTE

::
Conception graphique : Stéphanie Aparicio
Illustration de couverture : Corinne Billon
::
Cet ouvrage a été composé avec les caractères « Inquisition » (pour la couverture)
et « LaVolte » (pour l'intérieur), polices exclusives dessinées par Laure Afchain.
© Tous droits réservés.
::
Bibliographie de l'auteur : Alain Sprauel (alain.sprauel@gmail.com)
::
© 1996, Valerio Evangelisti
© 1996, Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milan
© 1999, Éditions Payot & Rivages pour la traduction française
Traduit de l'italien par Serge Quadrupani
© Éditions la Volte — 2012
Dépôt légal septembre 2012
i.s.b.n : 9782917157206
Numéro 0-30
::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.lavolte.net/

— Regardez ! Deux cafards des Montforts ! s'exclama un des garçons encore au travail en voyant les dominicains.

Eymerich marcha droit sur lui, main sur la paume. Arrivé près de lui, il dégaina l'épée, une de ces armes de forme normande, pesantes et terribles, si répandues un siècle auparavant. Il la leva sur le garçon en le bloquant tandis qu'il immergeait déjà un bout d'étoffe dans la teinture.

— Conduis-moi à ton patron, lui ordonna-t-il d'une voix sans inflexion. Le gamin jeta un regard circulaire, mais aucun de ses compagnons, immobiles et attentifs, ne semblait prêt à courir à son secours.

— Venez, murmura-t-il enfin.

Il accompagna les inquisiteurs jusqu'à l'une des échoppes. Assis sur le seuil, un acolyte à ses côtés, l'artisan était en train de commenter la qualité d'une étoffe pourpre. À l'arrivée du petit groupe, il leva les yeux, l'air ennuyé.

— Je travaille. Que voulez-vous ?

Le jeune homme allait dire quelque chose, mais Eymerich l'interrompit. Il se campa devant l'artisan, un homme aux traits rudes. De la pointe de l'épée, il indiqua le garçon.

— C'est un de vos apprentis ?

— La chose vous regarde, mon frère ? rétorqua l'artisan, sur un ton grossier.

— Elle vous regarde, vous. Ce misérable vient tout juste d'encourir l'excommunication automatique qui frappe quiconque gêne ou contrecarre l'activité de la Sainte Inquisition. S'il demeure dans le même état pendant un an, il sera considéré comme hérétique et consigné aux autorités civiles de Castres. Pour lui, cela signifiera le bûcher. Mais l'excommunication s'étend à quiconque l'aide, le seconde et ne maudit pas son nom, comme doit le faire tout bon chrétien. Vous êtes donc averti que si vous continuez à donner du travail à cet excommunié dans votre boutique, vous vous souillerez des mêmes fautes, tous vos biens seront confisqués et vous serez passible de la même peine. Ai-je été assez clair ?

Un murmure monta de la foule nombreuse de teinturiers et de commis qui s'était silencieusement regroupée dans le dos de l'inquisiteur. Le garçon, interdit, regardait autour de lui avec l'air de ne pas comprendre. Même le père Corona parut surpris.

Le maître de la boutique ne voulut pas se donner pour vaincu.

— Et d'où sortent-elles, ces lois ? Seraient-ce les lois des Montforts ? demanda-t-il avec mépris.

Eymerich le fixa avec des yeux réduits à deux fentes, d'où filtrait une lumière glacée.

— Ce sont les lois du droit canonique, acceptées par tous les rois catholiques de la terre. Maintenant, lève-toi, comme il convient devant un inquisiteur, et puis agenouille-toi pour demander pardon de ton arrogance. Ou l'excommunication s'abattra aussi sur toi.

L'homme parut d'abord étonné, puis indigné, puis bouleversé. Un grand silence tomba sur la place. Des expressions contradictoires se livrèrent bataille sur le visage vulgaire de l'artisan, tandis qu'Eymerich le contemplait avec indifférence, appuyé sur le pommeau de son épée. Puis l'homme se releva avec lenteur et tomba à genoux devant l'inquisiteur. Il baissa la tête, en proie sans doute aux affres d'une honte cuisante.

— Tu as fait le bon choix, dit Eymerich avec insouciance. Aujourd'hui, c'est jeudi. Je t'attends dimanche à l'église. Tu devras te vêtir d'une tunique de lin brut et avoir la tête couverte de cendres. Tu t'agenouilleras au milieu de la nef, où tous pourront te voir.

L'homme baissa encore plus la tête, sans répondre. Eymerich se tourna vers le commis, qui suait abondamment. Il le regarda longuement, puis dit :

— Quant à toi...

Le jeune homme se jeta dans la foule, dont il écarta les rangs, et se mit à courir en direction d'un coin de la place. Il était arrivé à la moitié de son parcours quand une file d'hommes armés brisa son élan. C'étaient des soldats, sortis à ce moment précis du grand palais qui fermait l'esplanade au midi. On le bloqua et le retint.

Un homme trapu, de petite stature, marcha vers Eymerich. Il portait une tunique de soie bleue, serrée sur les flancs par une ceinture brodée, qui lui descendait jusqu'aux pieds, et sur la tête, un ample turban de velours orné de plumes de paon. Il avait de petits yeux, aux cils invisibles, et son nez proéminent et busqué surplombait une bouche charnue.

La foule s'ouvrit respectueusement sur son passage, formant un couloir qui conduisait directement à Eymerich, immobile et grave. Quand le seigneur fut à sa hauteur, il ne s'adressa pas à lui, mais au père Corona, qui parut embarrassé et peu sûr de lui.

— Eh bien, père Jacinto, que se passe-t-il ? Pourquoi ce tumulte sous mes fenêtres ?

— Bonjour, seigneur d'Armagnac, répondit le père Corona en s'inclinant. Je regrette que nous ayons troublé...

— Présentez-moi, ordonna sèchement Eymerich.

Le père Corona déglutit.

— Oui, *magister*, dit-il.

Puis s'adressant au seigneur :

— Voici le père Nicolas Eymerich, inquisiteur général de l'Aragon, en mission à Castres sur mandat du prieur dominicain de Carcassonne. Il est arrivé...

Le seigneur d'Armagnac marcha directement sur Eymerich, et le scruta.

— J'imagine que vous avez des lettres de créance.

— Je venais justement vous les présenter, seigneur bailli. J'ai des brevets du père de Sancy et de l'abbé de Grimoard, des victorins de Marseille.

Ce dernier nom parut impressionner d'Armagnac, mais n'atténua pas son ton impérieux.

— Voilà d'illustres références, et je serai heureux de les examiner. Mais je vous avertis dès à présent que dans cette ville il n'est pas permis de porter l'épée sans autorisation spéciale. Encore moins à un religieux.

Eymerich se redressa. Il eut un sourire froid.

— Et moi je vous rappelle, seigneur, que l'édit de 1329 de Philippe de Valois fait obligation à tous les ducs, comtes, barons, sénéchaux, baillis, prévôts, vicaires, châtelains, sergents et autres administrateurs de la justice publique du royaume de France, d'obéir aux inquisiteurs, en leur fournissant sauf-conduits, aide et protection, sous peine de déchéance de leur charge. Si vous me voyez armé, c'est parce que vous avez omis de fournir une escorte à l'Inquisition de Castres, en l'exposant ainsi aux outrages du vulgaire et des hérétiques. Ce qui vous rend suspect d'hérésie, mais je ne réclamerai pas votre destitution. Je me contente de vous demander de remplir vos devoirs en me fournissant non moins de six serviteurs armés. Ainsi ne serai-je plus contraint d'aller et venir l'épée au poing.

Le visage gonflé du seigneur d'Armagnac devint aussi rouge que les murs de Castres. Un instant, il parut sur le point de frapper l'inquisiteur, tandis que la foule alentour retenait son souffle. Puis, au prix d'un pénible effort, il réussit à détendre ses traits et à parler avec calme, une expression grotesque sur le visage.

— Je vois que vous connaissez les lois par cœur. Suivez-moi dans mon palais, il nous faut parler.

— Malheureusement, je n'en ai plus le temps. J'ai élu domicile dans l'auberge en face de l'évêché. Je vous attends demain, de bonne heure.

Eymerich contempla quelques instants l'expression indignée du bailli, puis poursuivit :

— Entre-temps, faites-moi mander l'escorte. Et gardez dans votre prison ce jeune excommunié. Je dois vérifier s'il a des contacts avec les hérétiques.

Cela dit, Eymerich pivota sur lui-même, et fendit la foule, suivi, après une brève hésitation, par le père Corona. Personne ne leur barra le chemin ; et même deux ou trois commis lancèrent un « vive l'inquisiteur ! » repris par quelques voix.

— Ne croyez-vous pas avoir exagéré ? demanda le père Corona quand ils furent sortis de la place.

Eymerich s'arrêta d'un coup, et le regarda dans les yeux.

— Exagéré ? Vous, plutôt, vous devriez m'expliquer pourquoi vous avez permis que, jusqu'à aujourd'hui, votre dignité soit piétinée par un quelconque bailli. Pour ne pas parler du petit peuple, dont vous devriez connaître la versatilité.

Très embarrassé, le père Corona s'agrippa à ce dernier argument.

— Ne vous laissez pas impressionner par les cris en votre faveur. Les humbles d'ici détestent le roi de France, et donc le bailli, au moins autant que les Montforts.

— Ils doivent apprendre à comprendre que nous ne sommes ni avec les Armagnacs ni avec les Montforts. Nous sommes l'Église, et aucun pouvoir ne la surpasse. Vous avez encore beaucoup à apprendre sur le métier d'inquisiteur, poursuivit Eymerich sur un ton radouci. Malheureusement, il n'existe pas de manuel à jour, mais j'essaierai de vous servir de guide. Maintenant, allons rendre cette épée, puis je vous invite dans mon auberge. Nous parlerons à l'abri de la foule et de cette canicule suffocante.

Quand elle les vit entrer dans sa taverne, l'hôtesse posa d'un coup la cruche qu'elle tenait en main, et marcha sur Eymerich l'air furieux.

— Regardez autour de vous, messire. Vous voyez des clients, peut-être ? Non, ils sont tous partis. Vous me les avez effrayés, et tant que vous serez ici, ils ne reviendront sûrement pas. Allez-vous-en ou je vais finir ruinée.

— Calmez-vous, bonne dame, répondit Eymerich en reculant d'un pas.

Il fouilla dans la bourse à sa ceinture, et jeta une poignée de pièces sur une table.

— Voilà le double de ce que vous gagneriez en un mois de travail, et, s'il le faut, je vous en donnerai encore. Qu'en dites-vous ?

L'hôtesse ramassa les pièces et les compta, incrédule. Elle se rasséna d'un coup.

— Que vous dire, mon père ? À partir de maintenant, cette auberge est votre demeure. Je vous servirai en tout ce que vous pourrez avoir besoin.

Le père Corona éclata d'un grand rire.

— Je ne crois pas, madame Emersende, que le père Nicolas ait besoin des mêmes services que vous fournissez de temps à autre à l'évêque.

La femme rougit. Eymerich la regarda, étonné.

— Faites plutôt en sorte que mon confrère ne soit pas troublé durant toute la période de son séjour, et que les clients n'entrent pas quand il s'entretient avec quelqu'un.

— Ce sera fait.

— Je dînerai à vêpres d'une soupe, mais sans viande, dit Eymerich. Je donnerai plus tard d'autres instructions. Sachez seulement que des serviteurs armés vont venir, mandés par le bailli. Je les mettrai de garde à l'auberge. Vous devrez les nourrir aussi, et si possible les héberger.

— Je n'ai que trois chambres, en plus de la vôtre, dit Emersende. Mais je peux les installer dans l'étable.

— Cela ira très bien. De cela aussi, vous serez récompensée. Maintenant, retournez donc à votre travail, et faites-nous porter une carafe de vin.

Quand la femme se fut éloignée, les deux dominicains prirent place à une des tables. Le père Corona se pencha vers Eymerich.

— Vous êtes vraiment convaincu, *magister*, que le seigneur d'Armagnac vous confiera une escorte ?

— Oui. Cet homme n'est pas stupide. Il sait bien qu'il suffit d'un billet de ma main à Avignon pour qu'il perde sa charge, qu'il a achetée fort cher. Non content de nous fournir l'escorte, il va venir en personne. Et cette fois, il ne sera pas si condescendant.

Le père Corona soupira.

— Je suis ici depuis des mois, et pourtant c'était déjà beaucoup quand il consentait à me recevoir.

— Comment êtes-vous devenu inquisiteur ? demanda Eymerich, sévère. Je vous le demande parce que vous ne semblez guère connaître vos prérogatives.

— En fait, je n'avais jamais exercé avant. Je crois que le père de Sancy avait besoin d'un dominicain quelconque, qui ne dérange pas trop les Montforts. Puis a commencé cette affaire des *masc*...

Il s'interrompit parce que le petit Raymond était sorti de la cuisine en portant une cruche. Le père Corona tendit la main vers quelques verres de terre cuite, regroupés dans un coin de la table. Le valet commença à verser le vin, puis, tout à coup, laissa tomber la cruche, qui se rompit en projetant dans tous les sens son contenu pourpre.

— Mais qu'est-ce que... s'exclama Eymerich, esquissant un mouvement pour se relever.

— Vent, sors de ta prison ! cria le garçon.

Son visage avait une expression ravie, comme s'il contemplait une vision mystique. Il fouilla dans sa chemise et en tira un large coutelas. Puis il se jeta contre l'inquisiteur.

— Attention ! cria le père Corona.

Eymerich esquiva juste à temps le coup de couteau. Il réagit par un coup de pied qui cueillit Raymond à l'estomac, lui arracha un gémissement et le fit rouler sur le dallage.

Le jeune garçon serrait encore le couteau dans son poing. Vite, il se traîna sous une table. Eymerich déplaça un banc et commença de se baisser, en levant un bras pour se protéger le visage.

Cette fois le valet ne chercha pas à le frapper.

— Vent, sors de ta prison ! hurla-t-il encore, et il se plongea la lame dans la gorge.

Un flot vermillon en jaillit, qui inonda le sol en gargouillant.

Quand Eymerich se releva, bouleversé, sa tunique blanche était trempée de sang. Le jeune garçon, déjà mort, la tête presque détachée du corps, le fixait avec une espèce de sourire.